

## L'expansion de l'Église de Perse

par Jean-Maurice FIEY

L'« Église de l'Orient » est certainement, après les seules Églises de Jérusalem et d'Antioche, la plus ancienne Église du monde. Tandis que les orientalistes ont coutume de situer son évangélisation au troisième siècle, je pense qu'il peut être prouvé que son origine date de la fin du premier siècle ou, au plus tard, du début du deuxième siècle.

A cette époque, à l'est de l'Empire romain, disons au-delà de l'Euphrate, s'étendait l'Empire Parthe.

Venant de Jérusalem à Antioche et ensuite à Edesse, probablement grâce à l'apôtre Addai/Thaddée, la foi chrétienne fut portée au-delà d'Edesse, au sud-est, par un disciple de l'apôtre Addai, du nom de Mari. L'Église de l'Orient commença de ce fait à être connue comme l'Église de Mar Mari. Sa première implantation se fit au sud de la capitale des Parthes, Ctésiphon, dans un endroit appelé en araméen Kokhé, les huttes, c'est-à-dire les huttes des ouvriers d'un riche propriétaire terrien de Ctésiphon appelé Mardan Shah.

Contrairement à certaines sources controuvées, les rois parthes étaient pacifiques (on peut les voir à Hatra portant à la main une plume et non une épée). Ils n'étaient pas gênés par l'entrée d'une foi nouvelle dans leur royaume et accueillaient de nombreuses religions (des statues d'Hercule ont été trouvées à Hatra).

Pendant que le christianisme était persécuté dans l'Empire romain avant 313, l'Église pouvait se développer paisiblement en Parthie.

C'était avant la venue des Perses, avec une nouvelle dynastie, celle des Sassanides, en 226, sous le roi Ardashir I. Nous n'avons pas de documents fiables sur l'expansion de l'Église à cette époque, nos premières informations étant fournies par les Actes des martyrs perses.

En 286, sous l'influence du grand-prêtre (*mobed mobedan*) Kartir, l'Empire perse adopta le zoroastrisme comme religion d'État.

En 313, la foi chrétienne étant reconnue officiellement dans l'Empire romain, toujours en guerre contre la Perse, les fidèles de ce royaume commencèrent à être considérés comme des amis potentiels de l'ennemi romain.

Il en résulta plusieurs vagues de persécution, la plus sanglante se situant entre 339 et 379 sous Sapor II, avec des milliers de martyrs. Parmi ceux-ci figuraient plusieurs responsables de l'Église, les « catholicoi », appelés plus tard patriarches, des cités royales (Mahozé, que les Arabes appelèrent al-Mada'in, à 35 km au sud de la Bagdad actuelle). Là, après que le Tigre ait modifié son cours, Ardashir I avait fondé une nouvelle cité, Veh Ardashir, au sud de Ctésiphon, et l'Église de Mari se trouvait dans ses murs.

A côté des Catholicos, on trouve parmi les martyrs des évêques et des fidèles de toute la région qui est maintenant l'Iran, jusqu'à la province de Gilan au sud de la mer Caspienne.

Les résultats des persécutions ne furent pas complètement négatifs, puisque la déportation amena à l'Est de plus en plus de chrétiens du territoire romain, avec un évêque d'Antioche, Demetrianus, qui fut déporté avec ses ouailles à Beth Lapat (Gondisapor) en 257 et fondera là un nouveau diocèse.

Lorsque l'Église retrouva la paix, des synodes se tinrent dans la capitale perse, la nouvelle Séleucie, Veh Ardashir, en 410, 420, 424 et ainsi de suite. Les listes des évêques qui y participèrent prouvent l'existence de six provinces autour du catholicos. La première est celle du métropolitain de Gondisapor au Khuzistan, capitale d'été des Sassanides. Ensuite vient le métropolitain de Nisibe, actuellement Nusaybin à la frontière turco-syrienne, sous l'autorité duquel se placèrent plusieurs diocèses, s'étendant bien au nord, où ils se mêlaient aux Arméniens. Puis Prath Mayshan, plus tard Basrah, maintenant au sud de l'Irak. Ensuite Hadyab autour d'Erbil, avec des diocèses suffragants au nord dans les montagnes kurdes autour du Grand Zab. Puis le Beth Garmay, province de la Garmayé (al-Djaramiqa, branche des Syriques), autour de Karka d'Beth Slokh, l'actuel Kirkouk. Enfin Fars, qui s'étendait au nord vers Ravy, près de l'actuelle Téhéran, et au sud sur les deux rives, persique et arabe, du Golfe.

Pendant ce temps, ce fut, selon la tradition indienne, en 345 que, manquant de hiérarchie, les chrétiens de l'Inde du Sud, dits « de saint Thomas », demandèrent au catholicos de l'Orient de leur envoyer quelques prêtres. Un mystérieux Thomas Qinaya, accompagné de soixante-douze familles, serait arrivé en Inde à cette époque, avec quatre prêtres, quelques diacres et même un évêque, appelé Joseph d'Edesse.

Quelle qu'ait été l'identité véritable de Thomas Qinaya, peut-être un orfèvre, et nonobstant le fait que la date de la requête semble incompatible avec la persécution qui faisait rage en Perse à l'époque, c'est un fait que, deux siècles plus tard, autour de 553, le voyageur Cosmas Indicopleustès signale que « dans la région appelée Male (Malabar), où pousse le poivre, dans un endroit dénommé Kaliana (Quilon), se trouve un évêque qui a été ordonné en Perse ».

A peu près à la même époque que Thomas Qinaya (345), un certain Théophile l'Indien vint d'Arabie en Inde, où il rectifia certaines coutumes erronées, comme le fait que les fidèles restaient assis pour écouter la lecture de l'Évangile.

Les relations entre l'Inde et le siège de Mar Mari étaient encore solides lorsque, entre 590 et 604, le patriarche Sawrsho reçut en présent des parfums venant de l'Inde. L'évêque de l'Inde, dépendant à l'origine du métropolitain de Fars, devint lui-même métropolitain entre 714 et 728.

Nous avons signalé les synodes du cinquième siècle, mais qu'en est-il de la présence, ou du moins de la réaction de l'Église de l'Orient aux conciles œcuméniques, celui d'Ephèse en 431 qui condamna Nestorius, et celui de Chalcedoine en 451 qui condamna le monophysisme ? En fait, à ces dates, la persécution faisait rage en Perse et l'Église ne fut informée des conciles que plus tard, sans les refuser ni les accepter.

C'est seulement en 485 que, sous l'influence du métropolitain de Nisibe, nommé Barsaum, cette partie de l'Église pencha vers ce que l'on a appelé le nestorianisme. Mais les hésitants étaient nombreux ; cela conduira plus tard

à l'établissement d'un parti lié au Patriarcat syriaque occidental d'Antioche. Ce parti recevra des évêques, soit des Arméniens en 540, soit des évêques occidentaux comme Jacob Baradée autour de 553, et sera organisé officiellement comme une partie du Patriarcat d'Antioche en 629. Les diocèses syriaques occidentaux sur le territoire de l'Église syriaque orientale se trouvaient tous au nord et à l'ouest de l'Irak actuel, dans un territoire situé aux environs de Takrit, territoire occupé par Héraclius et l'armée byzantine en 628-629.

Entre sa prétendue nestorianisation en 485 et la conquête islamique des cités royales de Perse en 637, l'Église a eu à souffrir de la part des rois de Perse des persécutions plus nombreuses mais moins féroces que les premières, et limitées, vers la fin du gouvernement perse, aux renégats de la religion officielle.

Quant à son extension, excepté la perte, au profit des syriaques occidentaux, d'une partie des diocèses que nous avons mentionnés, le territoire de l'Église de l'Orient ne se modifia pas beaucoup. Des conversions en nombre limité par des moines, comme Mar Pethion, achevèrent la christianisation des montagnes kurdes de sorte que l'on peut affirmer que, à l'arrivée de l'islam, la plus grande partie de la population de ce qui est maintenant l'Irak et une grande partie de l'Iran étaient chrétiennes.

Quel fut l'impact de l'arrivée de l'islam sur les chrétiens de l'Église de l'Orient ? Il faut distinguer ici les tribus chrétiennes arabes des autres chrétiens, araméens, garaméens, kurdes, juifs d'origine, et ainsi de suite.

Pour ce dernier groupe, le choix était donné entre la *djizya* (la capitation) et le passage à l'islam. Pour les Arabes, ils devaient devenir musulmans ; mais dans certains cas, il était admis qu'ils paient une taxe plus élevée, peut-être double. Le résultat de cette politique fut de provoquer des conversions de masse, dans des endroits comme Oman, tandis qu'ailleurs quelques Arabes restèrent très longtemps chrétiens. Les musulmans n'insistèrent pas sur les conditions dans des tribus comme les Banu Taghlib, afin qu'ils ne passent pas la frontière byzantine et ne deviennent leurs ennemis.

En outre, certaines conditions furent parfois imposées aux chrétiens, comme une ceinture ou un vêtement distinctifs, l'interdiction de certains signes extérieurs comme les cloches et les croix, les processions funèbres bruyantes, etc... mais, à l'intérieur des églises, ils pouvaient la plupart du temps célébrer librement leur culte.

L'œuvre missionnaire put reprendre son avancée grâce à l'unification, sous l'islam, des routes commerciales. Des moines et des évêques accompagnèrent les négociants en Extrême-Orient.

En fait, les relations commerciales avec la Chine, par ce qu'on nomme la route de la soie, avaient commencé longtemps avant l'islam. Vers 553, Cosmas Indicopleustes, qui était venu de Nisibe, relatait que le commerce était florissant, la soie étant connue dans l'Empire perse, mais il ne semble pas que le christianisme ait suivi immédiatement. Certes, il est signalé que des moines avaient déjà, en 552, au temps de Justinien, apporté à Constantinople des œufs de vers à soie cachés dans une tige de bambou creuse, mais ces moines semblent avoir été des individus isolés.

Le travail missionnaire à proprement parler, avait démarré deux ans avant la prise des cités royales des Perses par les Arabes. L'Église de l'Orient avait suivi la route de la soie, par-delà l'Asie centrale, jusqu'en Chine. La présence des syriaques orientaux y est attestée en 535 selon le mémorial de Si-ngan-fu,

daté lui-même de 781 ; le premier missionnaire fut appelé en chinois A-lo-pen (nom dont une interprétation sûre n'a pu encore être donnée).

En 698, un décret impérial chinois accordait la protection aux croyants de ce qu'il nommait « la religion rayonnante », y compris aux vingt et un moines du monastère même de Si-ngan-fu.

Vers la fin de ce même septième siècle, les chrétiens de Chine subirent la persécution des bouddhistes et, en 718-719, celle des confucianistes. Mais une nouvelle vigueur fut donnée à la communauté par l'arrivée d'un nouveau missionnaire. Lu-han (Abraham) avant 724, puis par celle de Ki-lie (Gabriel).

Avant de quitter la stèle de Si-ngan-fu, on peut dire qu'il serait intéressant d'étudier la manière dont le texte chinois exprime la foi chrétienne. Apparemment, le vocabulaire est emprunté à la doctrine taoïste, qui était prédominante à l'époque, mais d'autres ont soutenu récemment que le Christ y était un « Jésus bouddhiste ». Quoi qu'il en soit, il serait intéressant de comparer ce texte avec la manière dont les jésuites (Matteo Ricci par exemple) ont exprimé la foi chrétienne à une autre époque, avec un vocabulaire philosophique différent, correspondant à la philosophie chinoise qui prévalait alors, le confucianisme.

La même question pourrait être soulevée à propos de nombreux textes, en langues différentes, produits par les missionnaires nestoriens, notamment à Sogdian, trouvés dans l'oasis de Turfan, dans la région de Tarim, et comprenant des pièces datant du sixième au huitième siècles, textes qui se trouvent maintenant à Berlin.

Comme l'a dit joliment Saeki au sujet des documents chinois, ils... ont été « quelque peu fermentés par le levain taoïste ou par la levure des cultes locaux ».

Est-ce là matière à simple traduction, ou bien s'agit-il d' « inculturation », ou même, comme on l'a dit, d' « inreligionisation » ?

Le patriarche Timothée (780-823), contemporain de la stèle, éleva l'évêque de Chine au rang de métropolitain avec plusieurs diocèses suffragants.

Une nouvelle persécution en 865 détruisit presque l'Église de Chine. Un siècle plus tard, vers l'année 973, le patriarche Awdisho I, ignorant apparemment la situation réelle, envoya en Chine un moine de Nadjran avec cinq compagnons. Ils revinrent rapidement, car, lorsqu'ils arrivèrent là-bas (le texte ne dit pas exactement où), ils n'y trouvèrent qu'un seul chrétien et apprirent que tous les autres avaient péri et que leur église avait été détruite.

L'histoire racontée par le moine à Bagdad environ sept ans plus tard, à al-Nadim, prouve que le groupe n'avait pas voyagé par terre mais par mer, suivant la route maritime de la soie.

On trouve déjà une mention de cette route dans une des lettres du patriarche Timothée. Écrivant au moine Hnanisho qu'il avait ordonné pour Sarbazia, il lui dit qu'avant lui « beaucoup de moines avaient traversé les mers pour gagner la Chine et l'Inde ayant pour tout bagage un bâton et un besace de mendiant ». Selon le cardinal Tisserant, ce pourrait être par cette voie que le christianisme fut introduit dans le port chinois de Zaytun, maintenant Quanzhu, sur la côte opposée à Taïwan.

Certains spécialistes ont suggéré récemment que les missionnaires de Chine ne venaient pas directement de la Mésopotamie mais de l'Inde où ils trouvaient une Église syro-indienne. C'est peut-être vrai de Ceylan, où un diocèse est attesté depuis le sixième siècle, et aussi de Java, mentionné au quatorzième siècle sous le nom de Dabagh, lié au diocèse de Chine du Sud ;

mais néanmoins la route par terre était beaucoup plus courte, ne demandant que cinq mois de voyage lorsque la paix la rendait sûre, et le monument de Si-ngan-fu mentionne que A-lo-pen était originaire du pays de Po-sseu, c'est-à-dire de Perse.

Pour en revenir à l'histoire du christianisme en Chine, nous avons dit que la persécution l'avait presque entièrement balayé. Quand fleurit-il de nouveau ? On a dit qu'il avait fallu attendre l'époque de la domination mongole en Chine ; cela ne semble que partiellement exact. Pelliot a trouvé quelques familles chrétiennes dans les provinces du nord, introduites par les Nitai et les Kin aux onzième et douzième siècles. Un évêque, Georges de Kashkar, ordonné par le patriarche Sawrisho II entre 1064 et 1076 pour le Khurasan et le Segestan, en Iran, se rendit au lieu de cela en Chine où il resta jusqu'à sa mort.

Mais c'est certainement sous la dynastie mongole Yuan, au treizième siècle, que les nestoriens mongols ont donné à l'Église de Chine une nouvelle vie. William de Rubrouck en a trouvé dans quinze villes du Cathay, qui est la Chine du nord, et de même Marco Polo et plusieurs missionnaires occidentaux. Mais les chrétiens étaient probablement plutôt des Mongols que des Chinois, ce qui explique que le christianisme chinois n'ait pas survécu à la domination mongole. Lorsque les missionnaires jésuites arrivèrent en Chine, ils y trouvèrent quelques traces de ce christianisme oriental.

Nous avons sauté d'une seule traite jusqu'en Chine parce que c'est là que le monument de Si-ngan-fu nous a parlé de groupes chrétiens déjà dans le courant du septième siècle.

Mais qu'en est-il des Turcs que nous avons trouvés sur la route ?

Certains Huns Blancs (Hephtalites), établis sur ce qui est maintenant la frontière afghane, avaient déjà reçu l'Évangile (probablement des Arméniens) au commencement du sixième siècle. En 549, ils avaient demandé au catholicos Mar Aba d'ordonner évêque un de leurs prêtres autochtones.

Il est rapporté qu'en 581, des Turcs servant comme mercenaires dans l'armée perse et faits prisonniers par les Romains, portaient des croix attachées sur le front. Plusieurs rois païens de Turquie d'Asie centrale devinrent chrétiens : l'un en 644, converti par Elijah, métropolitite de Merw, un autre en 782-783, un troisième en 1009.

Le patriarche Timothée, vers la fin du huitième siècle, qui avait si fortement favorisé les missions, ordonna un métropolitite pour « le pays des Turcs » avec résidence à Samarcande. Le Siègne est encore attesté en 1045, bien que les géographes arabes mentionnent des églises déjà transformées en mosquées au dixième siècle à Boukhara, Mirki, et en Sogdiana, c'est-à-dire entre le Amu Daria et le Syr Daria. Kashghar, dans le Turkestan chinois (Singiang) avait aussi un métropolitite, ce qui signifie évidemment qu'il avait plusieurs évêchés (dont malheureusement nous ne savons rien) comme suffragants.

Deux cimetières nestoriens turcs ont été découverts en 1885 en Asie centrale au nord du Pamir, au sud du lac Balkhash, près des villes de Pishpak et de Tokmak, maintenant au Kazakhstan. Les découvertes comprennent quelque cent soixante pierres tombales (treize d'entre elles sont conservées à Paris au musée Guimet). Elles sont gravées en caractères syriaques et datent du neuvième au quatorzième siècles, certaines d'entre elles de la peste de 1338-1339. L'orientaliste russe D. Chwolson a publié certaines épitaphes parmi lesquelles celles de dignitaires de l'Église, de prêtres ou de laïcs dont plusieurs faisaient partie du personnel militaire de haut rang.

Le Tibet est également mentionné dans les lettres de Timothée, qui voulait ordonner un métropolitain pour ce pays en 792-793. Quand et comment le christianisme y avait-il été introduit ?

Une inscription chinoise sur une tablette de pierre maintenant au Uenuo Museum de Tokyo, nous apprend qu'un général chinois, Perse de naissance et de religion chrétienne, dont le nom était A-ho-ham, c'est-à-dire Abraham, avait été nommé entre 656 et 661 gouverneur des tribus tibétaines. Il leur enseigna ce qu'il appelle « l'essence de la sainte doctrine », c'est-à-dire la foi chrétienne. C'était vingt ans seulement après que le christianisme ait été introduit en Chine proprement dite.

Une autre source d'évangélisation pour le Tibet semble avoir été le canal de l'évêché sogdien turc de Samarcande. Un homme de cette ville, peut-être en 825-826, est lié de quelque manière à une inscription sogdienne, ajoutée, avec d'autres inscriptions en plusieurs langues (dont certaines n'ont pas encore été déchiffrées) à trois grandes croix taillées dans le roc à Drang-Tse, près du lac Pang-Kong, c'est-à-dire à 96 kilomètres de Leh, capitale du Ladakh (Petit Tibet) sur la route des caravanes qui mène à Lhassa.

Plus au sud-ouest, à Srinagar dans le Cachemire, la secte musulmane Muhammadiya vénère encore ce qu'elle considère être le tombeau de Jésus ; je pense qu'il s'agit d'un « saint » melkite plutôt que d'un membre de l'Église de l'Orient.

On ne peut se reposer sur ce qu'a écrit Shmuel Djamil pour qui des pèlerins venant de « Laase » en 1606 venaient en réalité de Lhassa ; la date semble être trop tardive et la route des pèlerins semble les faire venir de l'Inde plutôt que du Tibet.

Nous avons mentionné le christianisme sous la domination mongole en Chine. Nous ne savons pas quand ni par qui il leur a été prêché. C'est un fait que, à l'époque de la poussée mongole vers Bagdad, en 1258, plusieurs tribus étaient, au moins en partie, chrétiennes : les Keraites, les Naimans, les Uighurs. Certains avaient adopté les caractères syriaques pour transcrire leur langue, comme l'a fait encore récemment la république de Mongolie, au lieu des caractères cyrilliques.

La reine Keraite, Doquz Khatun, la puissante épouse de Khan Hulagu, était chrétienne. Elle est dépeinte dans un manuscrit syriaque occidental, daté de mai 1260, comme la nouvelle Hélène, ferme défenseur de la Croix, avec son mari le nouveau Constantin, bien qu'il fût lui-même bouddhiste.

Plusieurs chefs des armées mongoles (les « Noyons ») étaient chrétiens, comme le Naiman Kitbuga, qui sera battu et tué par les Mamelouks à Ayn Djalut en 1260 parce qu'il avait été laissé sans forces suffisantes pour résister ; et aussi Sandaghu, mentionné en 1261 comme ayant écrasé la rébellion du roi de Mossoul. De même un noyon anonyme de sang impérial se révolta contre Qublai Khan en 1287 et fut tué ; ses partisans furent relégués en Mandchourie. Une croix de bronze trouvée là-bas pourrait être une de leurs reliques.

Certains des Mongols envoyés en Occident étaient chrétiens. Le plus fameux est le moine Barsaum, qui avait été le maître du grand patriarche Yahwalaha III (1291-1317). Tous deux étaient des Unguts (Uighurs) de langue turque.

Barsaum se rendit par voie maritime de Constantinople à Naples, puis à Rome et enfin à Paris où il rencontra Philippe IV le Bel, et plus tard en Gascogne où il vit le roi d'Angleterre Edouard I. C'était en 1287-1288.

D'autres ambassadeurs eurent un sort moins heureux. Parmi les envoyés

mongols, cette fois au Japon, décapités là-bas en 1280, figure un secrétaire uighur chrétien, âgé de trente-deux ans. Sa tombe et celle de ses compagnons sont bien connues.

Le christianisme nestorien ne se répandit pas au Japon, mais, outre la tombe que nous venons de signaler, un casque d'acier incrusté d'une croix d'argent est tout ce qui reste d'un officier mongol de l'armée battue à Kyushu en 1281.

Des reliques d'une des tribus unguet chrétiennes, les Ordos, ont été découvertes dans la grande boucle du Fleuve Jaune. Plusieurs milliers de croix de métal ont été retrouvées ; elles avaient été portées comme des bijoux à des époques plus récentes par des femmes mongoles qui n'en connaissaient pas le sens, ou « utilisées avec un bloc de boue pour fermer hermétiquement des portes ». Dans les ruines de l'ancienne capitale unguet Kashang (Olon Sume en Tor aujourd'hui), en Mongolie intérieure, les fouilles ont exhumé les restes d'une église latine et d'une église nestorienne. J'ai dit « latine » parce qu'un certain roi, nommé Georges (qui mourut en 1298), était devenu catholique à Khan Baliq (maintenant Pékin). Lorsqu'il mourut, son successeur, Jean, retourna à son Église d'origine.

Les dernières listes de diocèses, par Saliba ibn Yohannan et Amr ibn Matta, et par le canoniste Awdisho de Nisibe, datent du début du quatorzième siècle, mais il semble qu'elles continuent à mentionner quelques évêchés qui, en réalité, avaient déjà disparu.

Six Sièges métropolitains « de l'intérieur » sont encore groupés autour du Patriarcat, le premier étant celui de Gondisapor, jadis résidence d'été des rois de Perse et siège d'une école de médecine qui a donné plusieurs médecins célèbres aux califes de Bagdad, principalement de la famille du Bokhtisho. Gondisapor a gardé (en titre jusqu'à présent) le droit d'ordonner le patriarche.

Quant aux Sièges métropolitains « de l'extérieur », le premier était Fars, le cœur de Iranshahr, encore mentionné alors avec « les îles de la mer », près de Qatar, d'où le christianisme avait disparu en fait, peut-être au dixième siècle.

Ensuite vinrent Merw et Nishapur dans le Khurasan, au nord de l'Iran, avec la ville de Tus et un monastère à Sanabad (maintenant Mashad), résidence de l'évêque ; puis Herat, maintenant en Afghanistan, Samarcande au Turkestan, dont l'existence peut remonter à 1374 ; et enfin Aran et Albania, c'est-à-dire *Armenia prima*, maintenant en Azerbaïdjan, près de Barda'a et de Snikha (maintenant Shemakha), à l'ouest de Bakou. Quant au Siège métropolitain de Rayy, près de Téhéran, il avait déjà disparu.

C'étaient là les diocèses « extérieurs » que l'on disait encore existants, probablement très diminués, sur le territoire il-Khanate mongol perse.

Quant aux monastères, la plupart d'entre eux sont énumérés dans *Mu'djam al-Buldan* de Yaqt al-Hamawi, vers 1225, bien qu'il soit impossible de déterminer si l'auteur cite une source précédente ou veut vraiment dire que les monastères étaient encore florissants à son époque.

Le christianisme, qui avait lentement fléchi pendant la période abasside, principalement en raison des pressions sociales, déclina plus définitivement vers 1335, lorsque l'anarchie prévalut dans le royaume mongol.

Cependant, après une accalmie de quarante ans, à l'époque des Turcs du Mouton blanc, qui firent preuve d'une certaine bonté à l'égard des chrétiens orientaux parce qu'ils avaient besoin de l'aide de l'Occident chrétien, y compris celle du pape, pour combattre les Perses et la montée des Ottomans, le christianisme s'affaiblit à nouveau pendant le sultanat ottoman.

En 1552, avec Shim'un Sulaqa, moine du monastère Rabban Hormizd près de Mossoul, un groupe s'unit à l'Église romaine, en particulier pour des raisons liturgiques, et à titre de protestation contre le principe d'hérédité dans une seule famille qui avait été introduit dans le Patriarcat depuis la fin du quinzième siècle. La lignée des catholicoi-patriarches appelés « Chaldéens » ou « patriarches de Babylone », dérivée de Sulaqa, a été remplacée plus tard par une seconde lignée, d'abord à Diyarbakir avec Joseph I<sup>er</sup> à la fin du dix-septième siècle, s'installant ensuite à Mossoul puis à Bagdad, lignée représentée aujourd'hui par S.B. le patriarche Raphaël I Bidawid.

Quant à l'Église de l'Orient en Inde qui est devenue une métropole au huitième siècle, ses relations avec le Patriarcat d'Orient s'étaient distendues aux dixième et onzième siècles « parce qu'il était difficile de s'y rendre », comme le dit un manuscrit du temps. Un évêque syriaque allait de temps en temps la visiter.

En 1599, après la mort d'un métropolitain nommé Abraham, le clergé portugais imposa à l'Église une stricte latinisation.

Pendant le dix-neuvième siècle, le Patriarcat chaldéen tenta de reprendre le contrôle de l'Église indienne, mais Rome arrêta le mouvement et l'Église catholique malabare continua à vivre sa vie propre, obtenant en 1923 sa hiérarchie autochtone et, depuis 1962, pour sa liturgie la langue vernaculaire, le malayalam.

La branche non catholique est aujourd'hui séparée de l'Église de l'Orient, sous l'autorité du patriarche Addai II de Bagdad. Un autre groupe, d'environ dix mille fidèles, au nord de l'Inde, forme depuis le dix-huitième siècle l'Église syrienne indépendante tandis qu'un groupe dissident a rejoint les anglicans en 1974.

Pour en revenir au courant principal de l'Église de l'Orient, leur patriarche héréditaire, dénommé de ce fait Mar Shimun, trouva refuge en 1672 à Qudhanes dans les hautes montagnes du Hakkari en Turquie méridionale.

Le dernier drame se produisit en 1915 lorsque les fiers combattants des tribus assyriennes, habitant les montagnes du Hakkari, furent contraints de les quitter par les Ottomans et les Kurdes. Les tribus de Tiyari, de Tkhuma, de Djilu, de Baz, et la petite tribu patriarcale de Dez ainsi que des groupes plus restreints, durent quitter leur patrie.

Ils sont maintenant dispersés de par le monde. Face au danger d'assimilation par leur environnement, les « Assyriens » (comme on les appelle désormais) s'efforcent de préserver non seulement leur foi, mais aussi leur langue et leur culture. Ils ont à leur tête depuis 1976 le patriarche Mar Denkha IV, ancien évêque de Téhéran.

Il faudrait signaler une nouvelle et pénible scission qui eut lieu en 1965 lorsque le dernier Mar Shimun (Ishai) décida d'adopter le calendrier grégorien afin de célébrer les fêtes avec les chrétiens d'Occident. Un évêque de l'Inde, Thomas Darmo, prit la tête des dissidents et se proclama patriarche en 1968. Le patriarche Addai II qui réside à Bagdad, lui succéda. Notre vœu le plus ardent est que les deux groupes retrouvent bientôt leur unité.

### *Quelques références*

- 1913 — F. NAU, « L'expansion nestorienne en Asie », *Annales du Musée Guimet* (Paris), XL, pp. 193-388.

- 1919 — E. SACHAU, « Ausbreitung des Christentums in Asien », in *Abhandlungen der Preussischen Akademie, Philosophisch historische Klasse*, pp. 3-80.
- 1925 — A. MINGANA, « The early Spread of Christianity in Central Asia and the Far East », in *Bulletin of the John Rylands Library*, IX, pp. 297-371.
- 1830 — A. C. MOULE, *Christians in China before the year 1550*, Londres, avec *Nestorians in China, some Corrections and Additions*. China Society, 1940.
- 1931 — E. TISSERANT, « Nestorienne (Église) », in *Dictionnaire de théologie catholique*, XI, 1, col. 157-263.
- 1938 — P. Y. SAEKI, *The Nestorian Documents and Relics in China*, Tokyo : 2<sup>e</sup> éd. 1951. Du même auteur (en japonais), *The History of Christianity in China* 4 vol., Tokyo, 1938-1949.
- 1945-46 — G. MESSINA, « Il cristianesimo nell'Asia antica », in *La Civiltà Cattolica*, quatre articles.
- 1948 — J. DAUVILLIER, *Les provinces chaldéennes de l'extérieur*; Mélanges Cavallera, Toulouse, pp. 261-316. Ce très important article, avec des notes sur des questions connexes par le même auteur, a été reproduit dans *Histoire et institutions des Églises orientales au Moyen Age*. Variorum Reprints, CSI 73, Londres, 1983.
- 1963 — K. ENOKI, « The Nestorian Christianity in China in mediaeval Times, according to recent historical and archeological Researches ». Congrès international sur *L'Oriente cristiano nella storia della civiltà*, Rome-Florence, in « *Academia nazionale dei Lincei* », CCCLXI, 1964, n° 62, pp. 45-83.
- 1978 — W. HAGE, « Der Weg nach Asien: Die Ostsyrische Missionkirche », in *Die Kirche des früheren Mittelalters*, Kirchengeschichte als Missionsgeschichte, Band 11, Kaiser, Munich, pp. 360-393.
- 1982 — J. RICHARD, « Le christianisme en Asie Centrale » in *Journal of Asian History*, 16, 2, pp. 101-124.
- 1984 — P. PELLIOU (œuvres posthumes) et J. DAUVILLIER, *Recherches sur les chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient*, II, 2, *La stèle de Si-ngan-fu*, Paris.
- 1994 — I. GILMAN and H. J. KLIMKEIT, *Nestorian Christianity in Asia Major*, Cambridge University Press.

### **Participants présents au colloque**

#### Église de l'Orient

1. *Néo-calendaristes* : Mar Narsai de Baz, métropolitain du Liban (Ator Jedayah Al-Matten, P.O. Box 90384, Beyrouth, Liban) ; Mar Bawai Soro, métropolitain des États-Unis Ouest (680 Minnesota Ave, San José, CA 95125, États-Unis) ; Yonan Y. Yonan (66, Montague Road, Hanwell, Londres W 73 PQ Angleterre) ; P. Odisho R. Oraham (même adresse).
2. *Vieux-calendaristes* : Mar Aprem (Metropolitan's Palace, High Road, Trichur, 680001 Kerala, Inde).
3. *Église chaldéenne* : Archevêque George Garmo (Archevêché chaldéen, Mayassa, Mossoul, Irak) ; P. Sarhad Jammo (2442 E. Big Beaver Road, Troy, MI 48083, États-Unis) ; P. Jacques (Kamil) Isaac Shaba (St. Peter Seminary, P.O. Box 12035, Hy Al-Mikanik, Al-Dora, Bagdad, Irak).
4. *Église malabare* : Mar Joseph Powathil, archevêque de Changanacherry (P.O. Box 20, IND-68 61 01 Changanacherry, Kerala, Inde) ; P. Xavier Koodapuzha (B.P. 1, Vadavathoor, IND-Kottayan 686 010, Inde).